

LES PROMENEURS

Chacun prend ça pour un mouvement et c'est à peine une famille. Mais les membres de cette famille, déterminés par les autres — l'Enfer — au point de se définir eux-mêmes comme l'opinion les définit, fondent une revue, à grands renforts d'interrogations brutales, entreprennent de dire quelque chose, de s'expliquer. Ce premier numéro des « Temps Modernes », a, dès l'abord, quelque mérite. Il ennuie, et c'est tant mieux pour ceux qui croient que de cet « après-guerre » doit naître nécessairement une littérature scandaleuse : non l'existentialisme n'est pas une manière de dadaïsme plus sérieux.

L'écrivain se sent maintenant profondément lié au social et Sartre a beau jeu de critiquer une attitude artiste ou toute autre forme de quiétisme qui se prétend hors de l'histoire. Le fascisme, lui, a révélé concrètement que la littérature, au moins dans un sens, n'était pas un absolu : quand l'écrivain est menacé, que ses livres sont interdits, quand l'efficacité véritable consiste à se taire, il apparaît qu'il faut d'abord lutter pour que la littérature soit possible. On écrit pour se faire entendre. On sait que de cette évidence, Sartre tire sa notion de « littérature engagée ». Toutefois, son manifeste à ceci de particulier, qu'il définit une littérature déjà existante : qu'a fait Malraux, qu'ont fait les romanciers américains et surtout l'incomparable Dos Passos, sinon de dégager la signification objective de notre temps ? Relisez « 1919 », après les romans existentialistes, vous sentez où est l'engagement véritable. Mais peut-être l'intention de Sartre est-elle moins de susciter de nouvelles œuvres — qui, au demeurant, se passent bien de tuteur — que de donner à l'écrivain une situation solide, de le justifier.

De fait, quand Sartre déclare : « La littérature est une fonction sociale » ou qu'il s'agit de « servir la collectivité », nous croyons entendre le langage des positivistes du siècle dernier, pour qui les écrivains étaient les précepteurs de l'humanité. Les existentialistes se croient volontiers délégués par leurs contemporains pour penser notre époque ; l'effondrement de la plupart des grandes gloires littéraires d'avant-guerre leur assure qu'ils sont « modernes », ceux qui comprennent les temps modernes au fur et à mesure qu'ils s'accomplissent. Mais cette assurance incroyable qu'exprime le manifeste de Sartre est-elle fondée ? Dès ce premier numéro, il y a une marge entre les roulements de tambour du maître et les études concrètes que ses collaborateurs nous propagent. Nous voyons mal comment les trente pages de l'article de Raymond Aron nous feraient découvrir « une conception neuve de l'homme ». Mais ce que nous y voyons sans doute, c'est une preuve de plus de cette fausse objectivité qui, a force de vouloir « comprendre » le point de vue officiel, finit par s'y confondre. Aron tire ses renseignements de la fréquentation de gros industriels, il traduit leurs inquiétudes et le terme blanc qu'il dresse de cette première année de « libération » ne manifeste en aucune manière les contradictions réelles et spécifiques de ce temps et de ce pays, encore moins la solution qui permettrait de les dépasser. Un tel marxisme nous surprend de la part d'Aron, dont les livres sur la Sociologie et l'Histoire faisaient espérer plus de profondeur. Aron est maintenant ce qu'il est convenu d'appeler un excellent critique politique, c'est-à-dire aussi qu'il trouverait mieux sa place dans la « Revue des Deux-Mondes » que dans une revue qui se prétend « dans le coup » et veut « prendre position en chaque cas ». Certes, Sartre précise que cette position ne veut pas être politique. Il a raison dans la mesure où cela signifie que la « politique » a fait son temps — c'est pourtant ce qui paraît retenir Aron — : un événement fût-il d'ordre politique ne peut s'interpréter exclusivement sur ce plan, son seulement il renvoie à d'autres événements, mais il n'est lui-même compréhensible que dans une perspective « totalisante ».

Mais Sartre a tort s'il croit pouvoir demeurer au-dessus des partis ; c'est se condamner à être ballotté de la réaction au gaullisme. On ne peut traiter les problèmes politiques innocemment, avec, comme seule arme une bonne volonté de compréhension et comme seuls bagages une conception philosophique de l'homme. L'inexpérience des intellectuels, le fait qu'ils ne vivent pas la lutte des classes, mais bénéficient de plus en plus de la crise française, par exemple, ne sauraient trouver leur compensation dans l'exercice de l'intelligence. Par ailleurs, leur antistalinisme risque de les égarer : à Sartre, on pourrait retourner bien des griefs qu'il formule contre les radicaux. Ce qui lui manque, c'est le moyen de procéder à une analyse concrète et objective de cette situation unique que nous vivons ; nous ne